

Photographie de couverture : © Chris Liverani.
© Héliotrope, 2017, pour la version originale.
Publication réalisée par l'intermédiaire de Books And More Agency
(#BAM).
© Le mot et le reste, 2020, pour l'édition française.

ÉRIC FORBES

AMQUI

LE MOT ET LE RESTE
2020

À ma mère
Et à la mémoire de Denise Forbes (1936-1992)

MONTRÉAL



Pour de nombreux ex-détenus de la prison de Bordeaux, ce mythique pénitencier du nord de l'île de Montréal, la réinsertion débutait souvent par un simple trajet d'autobus. Celui de la ligne 69, sur le boulevard Gouin, qui menait à la station de métro Henri-Bourassa, et dont un des arrêts était situé sur le terrain même du centre de détention. Un trajet qui, pour d'autres, loin de représenter un nouveau départ, signifiait plutôt le début de la fin.

L'homme imbibé de pluie qui venait de prendre place dans l'abribus savait, lui, de quel côté allait basculer son destin. Il l'avait planifié. Pendant des semaines. Jusque dans les moindres détails. Tout en sachant pertinemment que, malgré tout, les choses pourraient bien ne pas se passer comme prévu.

L'air d'octobre était mordant, l'atmosphère humide. Une pluie glaciale crépitait sur le toit au-dessus de sa tête. Il déposa ses sacs à ses pieds, souffla dans ses mains et contempla l'horizon qui s'assombrissait presque à vue d'œil. De l'autre côté de Gouin coulait la rivière des Prairies. Au-delà de celle-ci s'élevait Laval, cette immense ville-dortoir dont il avait pu, tous les jours de sa cellule, contempler *ad nauseam* la même foutue rangée de maisons qui, tel un rempart, dominait le cours d'eau.

Une automobile ralentit soudain, ses freins poussant un long gémissement suraigu. Sur la banquette arrière, un jeune garçon aux cheveux roux, le visage pressé contre la vitre, dévisagea l'homme d'un air grave, comme s'il devinait qu'il ferait bientôt la une de tous les quotidiens de la province. L'ex-détenu le fixa droit dans les yeux et lui tendit son majeur.

La prison tuait les bonnes manières.

Tandis que le gamin l'imitait avec un aplomb admirable, l'homme esquissa un sourire puis, tout en suivant des yeux la voiture qui s'éloignait en accélérant, déchira son billet d'autobus, ajusta sa casquette et saisit ses sacs. Il était hors de question qu'il attende. Fini les humiliations.

Il allait s'engager sur le trottoir lorsqu'une voiture de taxi s'immobilisa à ses côtés. Il hésita une poignée de secondes, sonda le ciel gris, puis s'approcha de la portière, qui venait de s'ouvrir, et se glissa sur le siège passager.

Plus tard, tandis qu'il s'enfuyait de la voiture, Étienne Chénier se demanda pourquoi diable il n'avait pas accepté le parapluie qu'on lui avait si généreusement offert à sa sortie.



La plupart du temps, le sergent-détective Denis Leblanc réussissait à éviter le quartier. La plupart du temps. Et si par malheur il devait absolument passer devant l'hôpital Jean-Talon, il détournait tout simplement les yeux. La dernière fois qu'il y avait mis les pieds, c'était au mois de juillet. Le 27. Sous un soleil de plomb, il s'était garé au même endroit, à cheval sur le trottoir face au restaurant vietnamien, devant le regard catastrophé d'une fillette qui l'avait montré du doigt à sa mère. Son portable à l'oreille, il avait traversé la rue Jean-Talon et s'était précipité à l'intérieur de l'édifice, où il avait parcouru à la course l'interminable corridor menant aux urgences. À sa gauche, la salle d'attente. À sa droite, une succession de portes grises identiques. Personne derrière les deux premières. Derrière la troisième, un vieil homme en sous-vêtements soutenu par deux infirmières. La quatrième était entrebâillée. Leblanc s'était immobilisé devant cette dernière, à bout de souffle, puis, après avoir observé une courte pause, comme s'il présentait au plus profond de son être que sa vie allait bientôt sombrer dans l'indicible, avait poussé la porte d'une main tremblante.

Son fils était affalé dans un fauteuil roulant, inerte, la tête renversée vers l'arrière, les yeux révulsés, la bouche

entrouverte. Son portable reposait au bout de ses doigts, comme une offrande.

Seul.

Leblanc avait poussé un cri dont l'écho s'était répercuté dans la pièce, puis s'était précipité vers lui. Aucun pouls. Il l'avait agrippé par les épaules, l'avait supplié d'ouvrir les yeux, de le regarder, de respirer, pour l'amour de Dieu, jusqu'à ce qu'un médecin fasse son apparition, l'écarte sans ménagement et se penche sur Samuel en criant à l'aide.

La suite demeurait floue dans l'esprit de Leblanc. Une alarme s'était déclenchée, assourdissante. Des gens en uniforme avaient surgi. Une infirmière au visage angélique, à peine plus vieille que son fils, l'avait doucement repoussé tandis qu'on allongeait le corps sur une civière et qu'on l'emmenait, il ignorait où. Leblanc avait voulu s'engager à la suite du cortège, mais la même infirmière l'avait entraîné vers un ascenseur et lui avait promis d'une voix réconfortante que tout irait pour le mieux.

Ce n'est pas de sa bouche à elle qu'il avait appris le décès de son fils, deux heures plus tard. On lui avait envoyé, pour cette mission, un médecin d'un certain âge aux tempes grisonnantes qui, visiblement, débordait de compassion. Leblanc avait annoncé la mort d'un proche si souvent au cours de sa carrière qu'il avait su, au mot près, avant même qu'il n'ouvre la bouche, les paroles que l'homme allait prononcer et le ton qu'il allait employer. En fait, dès qu'il s'était avancé dans la salle d'attente, mains jointes devant lui comme en prière, Leblanc avait deviné, à sa démarche hésitante, au pli préoccupé barrant son front, que Samuel était mort.

Il l'avait interrompu d'un « non » retentissant, avait quitté l'hôpital et était demeuré de longues minutes assis sur un

bloc de béton près de l'entrée, à observer les voitures circuler dans la rue Jean-Talon.

Leblanc s'appuya contre l'appuie-tête et regarda autour de lui.

Le restaurant vietnamien, à peine trois mois plus tard, était fermé, sa vitrine crasseuse tapissée de papier journal décoloré. La boutique contiguë, probablement sur le point de fermer elle aussi, comme beaucoup de commerces du quartier, abritait un magasin de produits naturels. Il leva les yeux sur l'hôpital, un bâtiment de couleur rouille, terne et sinistre, et soupira bruyamment.

– Ça va ? s'informa Sophie, sa collègue, qui l'observait du coin de l'œil.

– Ouais, ça va. C'est juste...

Il prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

– On y va.

Un vent glacial soufflait avec hargne sur la métropole. Depuis plusieurs jours, la température flirtait dangereusement avec le point de congélation, ce qui, pour un mois d'octobre à Montréal, semblait prématuré. Leblanc plaqua une main sur sa maigre chevelure, enfonça sa tête dans ses épaules et marcha d'un pas décidé vers l'hôpital.

Dans l'ascenseur, maudissant l'abruti qui avait eu l'idée géniale de le couvrir de miroirs, il se contorsionna pour éviter de contempler sa sale gueule et celle d'une vieille dame allongée sur une civière, qui le fusillait du regard comme s'il était à l'origine de ses malheurs : la moitié de son visage s'était affaissée, et elle bavait autant qu'un saint-bernard.

Dès que les portes s'ouvrirent au sixième étage, Leblanc fusa de l'ascenseur pour s'élancer dans le corridor quant,

se frayant un chemin parmi infirmières affairées, chariots abandonnés et patients aux allures de morts-vivants. Devant la chambre 606, il s'épongea le front, le temps que Sophie le rejoigne, puis, après lui avoir rappelé à qui exactement ils avaient affaire et comment il comptait procéder, il entra.

Depuis une trentaine d'années, Roger Fortin sillonnait les rues de l'île de Montréal dans sa voiture de taxi, une vieille Chrysler Centura orange de 1976 qu'il avait lui-même retapée. Homme fort occupé, il était également bénévole pour le Club des petits déjeuners de l'arrondissement Hochelaga-Maisonneuve, ainsi que pour l'Association de hockey mineur de l'est de l'île. Avant cela, il avait œuvré au sein des Grands Frères de Montréal pendant quelques années, avant qu'on l'oblige à démissionner à la suite d'un incident disgracieux, l'organisme n'ayant cependant pas osé engager des poursuites, par crainte de provoquer un scandale.

C'est que Roger Fortin avait un goût immodéré pour les garçons. Avec une préférence pour les plus jeunes. Ce qui l'avait souvent placé dans des situations périlleuses. Denis Leblanc l'avait croisé pour la première fois au tout début de sa carrière, alors qu'il en était à ses premiers pas au SPVM. Un appel anonyme les avait dirigés, son coéquipier et lui, vers une voiture de taxi stationnée sous l'autoroute Métropolitaine, près de l'avenue Christophe-Colomb. Dans le coffre arrière entrebâillé, ils avaient découvert, baignant dans une poisseuse mare de sang – entre autres substances nauséabondes –, un homme nu en qui Richard Cardin, son collègue, avait reconnu Roger Fortin, dont la réputation à l'époque n'était déjà plus à faire. Il était 17 heures et des

poussières en ce vendredi pluvieux. Leur quart de travail se terminait bientôt. Aussi Cardin avait-il tenté de convaincre Leblanc de refermer le coffre et d'oublier ce qu'ils venaient de découvrir, qu'ils puissent enfin se tirer du boulot à une heure décente, et que, accessoirement, ce tas de chair molle gémissant passe de vie à trépas une bonne fois pour toutes. Croyant à une blague, Leblanc avait ri un bon coup puis, constatant que Cardin, un pince-sans-rire notoire, était on ne peut plus sérieux, avait décliné l'offre et contacté le Central. Un geste qu'il avait maintes fois regretté.

Roger Fortin occupait une chambre à quatre lits. Deux d'entre eux étaient ceints d'épais rideaux d'un beige uniforme. Le regard fixé devant lui, comme restreint par des œillères, Leblanc se dirigea vers le fond de la chambre en s'efforçant de respirer par la bouche. L'odeur des hôpitaux lui avait toujours soulevé le cœur. Couché sur un lit étroit, tout près de la fenêtre, Fortin, un sexagénaire bedonnant et chauve dont le visage était parsemé de vilaines ecchymoses multicolores – on aurait dit un détail de Jackson Pollock –, abandonna des yeux la télévision qu'il contemplait d'un air béat, même si elle avait été mise en sourdine.

– Salut, Roger! lança Leblanc d'un ton faussement amical avant de tirer bruyamment le rideau d'un côté du lit, afin qu'ils puissent discuter en toute intimité.

– Qu'est-ce tu fais icitte? aboya Fortin, les yeux exorbités, Leblanc étant probablement la dernière personne qu'il souhaitait voir.

Un « chhhht! » furieux leur parvint d'un des lits. Leblanc saisit une chaise et y prit place, tandis que Sophie s'adossait contre le mur, face au lit.

– On était dans le coin, on avait du temps à perdre, ça fait qu'on s'est dit qu'on viendrait te rendre une petite visite.

D'un geste désinvolte, il désigna sa collègue.

– Je te présente l'inspectrice Duguay. Tu la connais pas.

Fortin ignore la jeune femme, qui supporta plutôt bien l'affront.

– Allez-vous en ! siffla-t-il, les mâchoires contractées, tandis que son teint passait d'un blanc maladif à un rouge boîte aux lettres.

Avec une lenteur étudiée, Leblanc posa sa jambe droite sur la gauche, un des seuls exercices physiques qu'il s'autorisait.

– Pas avant que tu nous dises pourquoi on t'a encore trouvé tout nu dans le coffre de ton auto. Ça devient une habitude, on dirait.

Le chauffeur de taxi afficha un air buté et croisa les bras sur son ample poitrine.

– J'ai rien à dire.

– Deux minutes, pis on est partis.

Affichant une moue boudeuse, Fortin fixa le plafond comme un enfant têtue. C'est d'ailleurs ce qu'il était : un gamin dans un corps d'homme. Selon les tests psychologiques effectués lors d'une de ses nombreuses arrestations, il avait été établi que son âge mental se situait quelque part entre treize et seize ans.

Le policier soupira.

– Écoute, je sais pas ce que t'as au programme aujourd'hui, mais je te jure que nous autres on bouge pas d'ici tant que t'auras pas répondu à nos questions !

Ils se défièrent du regard, puis Fortin entreprit avec ses dents une manucure de sa main droite. Leblanc jeta un coup d'œil en direction de Sophie qui, légèrement contrariée – elle

détestait être tenue à l'écart –, venait d'extirper un carnet à spirale de son sac à main. Une chaleur torride régnait dans la chambre. Dans le lit contigu, un homme respirait avec difficulté comme s'il avait une enclume sur la poitrine, tandis que des gémissements s'élevaient d'un autre lit, près de la porte. Leblanc retira son veston et le déposa sur ses cuisses. Malgré ce qu'il avait juré à Fortin, il était absolument hors de question qu'il demeure dans cet hôpital plus de quelques minutes. Plutôt crever.

Comme s'il désirait répondre à ses doléances, Fortin, après avoir observé un long silence ponctué de soupirs exaspérés, releva finalement la tête.

– Si je parle, vous vous en allez pis vous revenez plus ?

– Juré craché.

Leblanc décocha un clin d'œil en direction de sa collègue.

– Je commence par le début ?

– Oui, tu commences par le début. La fin, on la connaît.

Fortin se racla la gorge et posa ses deux mains bien à plat sur le blanc immaculé du drap.

– Ben, euh... j'ai embarqué un gars en face de Bordeaux, la prison, pis...

– Quelle heure ?

– Entre 5 pis 6 heures. À peu près. C'était mon dernier *call* avant d'aller souper.

– De quoi il avait l'air ?

– Ben... euh... je sais pas. Il était grand. Pis... euh... noir.

Sceptique, Leblanc le dévisagea.

– T'es sûr de ça ?

– Je sais de quoi ça a l'air, un Noir ! s'offusqua Fortin.

– *Good for you*. Autre chose ? Quel âge ? Toi pis moi on sait que tu les aimes jeunes. Celui-là, quel âge il avait ?

Le chauffeur de taxi haussa les épaules, et l'immonde boursofflure lui tenant lieu de menton s'agita mollement, tel un morceau de gélatine. Leblanc la fixa, fasciné, puis porta une main à son propre menton, dégoûté d'y découvrir le même genre de protubérance. Il se négligeait. Depuis la mort de son fils, il mangeait n'importe quoi, buvait comme un ivrogne et ne dormait pratiquement plus. En trois mois, il avait dû prendre une bonne dizaine de kilos. Et le pire, c'est qu'il s'en foutait. Il se regardait sombrer, mais n'était pas foutu de lever le petit doigt. Comme s'il était une autre personne que lui-même. Quelqu'un qu'il détestait profondément.

– J'sais pas. Trente-cinq, quarante à peu près, j'ai pas...

– Crisse ! Tu vas les chercher au foyer d'accueil, maintenant ?

– Mange de la m...

Un autre « chhhht ! », plus fort celui-là, retentit, accusateur, et Leblanc prit soudain conscience que cette interjection pouvait avoir une multitude de significations. S'il avait su les différencier, peut-être qu'il n'aurait pas vécu dans le célibat une si grande partie de sa vie.

Il se pencha vers le lit.

– Un signe particulier, une cicatrice, un défaut d'élocution, un tatouage, un tic, rien qui sort de l'ordinaire que t'aurais remarqué ?

– Vous en avez encore pour longtemps ? J'suis fatigué.

– On vient de commencer, Roger.

– J'suis fatigué quand même.

– Moi aussi, j'suis fatigué. Toi, Sophie, t'es fatiguée ?

Sa collègue, comme il le lui avait suggéré avant de pénétrer dans la chambre, griffonnait frénétiquement dans son carnet, le bout de sa langue pointant joliment hors de sa bouche. Elle leva les yeux.

- Épuisée.
 - Mauvaise nuit ?
 - Atroce.
 - Cauchemars ?
 - Insomnie.
 - T’as essayé les somnifères ?
 - Non.
 - Tu devrais.
 - Je préfère les tisanes.
- Leblanc secoua la tête en grimaçant et reporta son attention sur le chauffeur de taxi.
- Pis ? Signe particulier, cicatrice...
- Fortin se gratta le crâne, étourdi par l’échange.
- Euh... Rien de particulier.
 - Il était habillé comment ?
 - Ben, euh... des jeans pis un manteau en cuir. Foncé. Je pense. Faisait noir. J’ai mal vu.
 - Pis comment t’as fait pour atterrir là où on t’a trouvé ?
 - Il m’a obligé à arrêter.
 - En pleine heure de pointe ?
 - Oui.
 - Pourquoi ? Qu’est-ce qu’il voulait ?
 - Il l’a pas dit. Mon argent pis un tour d’auto gratis, j’imagine.
 - Pis après ?
 - Ben, il m’a dit de me déshabiller pis de monter dans la valise.
 - Tout nu ?
 - Oui.
 - T’es en train de me dire que personne a remarqué un petit gros tout nu en train de monter dans un coffre d’auto dans Villeray en pleine heure de pointe ?

– On s’était parqués dans une cour d’école, y avait pas de monde. Presque pas.

– Pis les bosses dans ta face ?

– C’est la porte du coffre qui m’a frappé quand il l’a refermée. Ma tête... euh... dépassait.

– Combien de fois il a essayé de le fermer, le coffre, avant de s’apercevoir que c’est ta tête qui dépassait ?

Le chauffeur se mordilla l’intérieur de la joue et demeura silencieux. Leblanc le dévisagea puis secoua la tête, dépité. Il les menait en bateau depuis le début, cet abruti, il en était convaincu. Il se hissa sur ses pieds, s’étira, croisa le regard impassible de Sophie et se tourna vers la fenêtre, devant laquelle il se tint, les yeux rivés sur l’escalier de secours suspendu dans le vide, de l’autre côté de la cour intérieure, tentant de s’imaginer qu’il était ailleurs. N’importe où sauf ici, dans ce damné hôpital où il s’était juré de ne plus jamais remettre les pieds. Il observa un pigeon obèse qui venait de se poser sur une des marches de l’escalier et essaya de contrôler sa respiration. Résigné, il tira finalement un mouchoir de sa poche, s’épongea le front et poussa un profond soupir.

Il vint se placer tout près de Fortin.

– Je vais te raconter une p’tite histoire, moi, OK ? Écoute-moi bien. Mon histoire commence avec un minable chauffeur de taxi qui embarque un gars en face de Bordeaux. Vingt, vingt-cinq ans, trente gros max, je dirais, le gars, pas plus. Pas besoin d’être si jeune que ça, dans le fond, hein, Roger ? Pourvu qu’ils aient l’air jeunes. Pour le reste, j’imagine que tu te fais ton cinéma. Ça fait que le gars monte, pis le chauffeur s’excite. Sauf que le gars a pas trop envie de jouer à touche-pipi. Ça fait qu’il assomme le chauffeur, le désa-

bille, lui vide les poches pis l'enferme dans le coffre. Fin de l'histoire. Tu l'aimes-tu, mon histoire, Roger ?

– Va chier, c'est pas comme ça que ça s'est passé ! protesta Fortin.

– Chhht !

Colérique, celui-là, jugea Leblanc.

– Non ? Ben, dis-moi comment ça s'est vraiment passé, d'abord.

– Qu'est-ce que ça peut faire, comment ça s'est passé ? Il m'a assommé pis il m'a enfermé dans le coffre. C'est tout ce que t'as besoin de savoir !

– Légitime défense, qu'on appellerait ça, si t'as essayé de le tripoter. Ça fait toute la différence !

Fortin ferma de nouveau les yeux et s'enfouit sous les couvertures.

– T'as peur ? poursuivit Leblanc. Il t'a menacé, c'est ça ?

– Les médecins disent que j'ai une commotion cérébrale. Faut que je me repose.

Leblanc fixa le profil gauche de Fortin pendant de longues secondes, puis, devant son air buté, poussa un juron. Fini. Il ne parlerait plus. Il songea à le secouer jusqu'à ce qu'il crache ses dents mais se retint. Il se leva, envoyant valdinguer la chaise sur laquelle il était assis, se démena avec le rideau, puis passa devant une infirmière au teint pâle qui, les mains sur les hanches, courroucée, le foudroya du regard. Une lionne défendant ses petits.

Sophie rangea son carnet et lui emboîta le pas.

– J'étais bonne ? ironisa-t-elle, une fois parvenue à sa hauteur.

– Sublime.

Elle lui tendit une poignée de feuilles.

– Tiens.

– C’est quoi ?

– Les dessins que tu m’as demandé de faire.

– Les dessins ?

Leblanc s’immobilisa au milieu du couloir et se tourna vers elle, sans même regarder les dessins en question.

– Veux-tu que je te dise ce que tu peux en faire de tes dessins ?

– Pas vraiment, non.

Elle froissa les feuilles et les enfonça dans une poche de son manteau.

– Bon, on fait quoi maintenant ?

– Tu vas commencer par me ramener au poste, pis après tu vas aller à Bordeaux vérifier toutes les sorties pour la journée de mardi au complet. Il doit quand même pas y en avoir tant que ça. Tu vérifies ceux qui ont moins de trente-cinq ans, pis tu laisses faire les autres, OK ?

Sans même attendre qu’elle acquiesce, il la contourna et se dirigea vers les ascenseurs d’un pas décidé.

– Chef ! oui, chef ! souffla Sophie en imitant le salut militaire.